

## Séminaire d'été 2021, L'Identification

Mercredi 25 août 2021

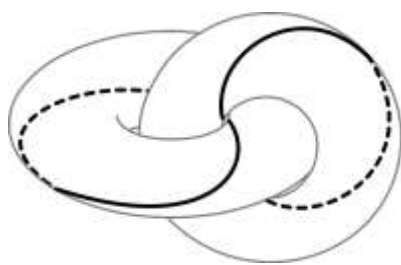
Intervention de **Cyrille Noirjean**

### Une demande enchâssée

« Pourquoi tout s'engloutit-il dans *la parenté la plus plate* ? Pourquoi les gens qui viennent nous parler en psychanalyse, ne nous parlent-ils que de cela ? Pourquoi la psychanalyse oriente-t-elle les gens qui s'y assouplissent, les oriente-t-elle – au nom de quoi – vers leurs souvenirs d'enfance ? » (« Insu que sait de l'une bévue s'aile à mourre », 17 mai 1977) Est-ce suffisant de répondre que le souvenir d'enfance actualise sur la scène de la cure la répétition de l'insatisfaction de la demande grâce à laquelle s'énonce le tour qui manque au comptage, grâce à laquelle s'imagine l'erreur de calcul, l'erreur de compte qui donne consistance au désir ? Il s'agit de faire l'expérience de l'unicité dans la répétition des tours, dès lors d'en faire quelques nouveaux dans la cure mais cette fois des tours qui ne comptent pas pour rien. Depuis Freud, ça a montré son efficace mais aussi l'enlisement dans l'impossible sortie du tourner en rond.

Les parents d'aujourd'hui ne laissent rien demander à leurs enfants : « *tu as soif, tu veux faire pipi, tu as faim, tu veux faire un dessin, tu veux faire une sieste, tu es fatigué, tu as chaud...* » Les bambins, sous ces rets incessants, manifestent avec véhémence et énergie l'erreur de compte de papa et maman (qui ne content plus par ailleurs). Il en est un charmant spécimen dans un petit film muet de Charlie Chaplin, *The Pilgrim*, de 1923 : le garçon fait à proprement parler manger son chapeau à son père. L'imgo paternelle en avait déjà pris un bon coup, avant que le discours courant n'en valide le déclin et porte aux satisfactions des demandes (que ce soit dans l'enfance ou à l'âge adulte). Ce type d'éducation, cette ambiance affectent-ils la consistance, la texture de la demande de ces enfants devenus adultes, c'est-à-dire de ce qu'ils imaginent de leur désir ? Il est à remarquer que nombre de jeunes gens aujourd'hui, aux alentours de vingt-cinq ans, viennent précisément se poser en cure la question de la satisfaction de la demande qui ne résout pas le chemin de l'imagination du désir. C'est une part de la clinique qu'on dit contemporaine, des *affranchis*, pour reprendre ce qu'à proposé Thierry Roth.

J'en reviens à l'erreur de compte dans la tentative de faire surgir l'unair primitif, qui confère à l'imaginaire, sa qualité de leurre, et qui s'appuie sur deux dissymétries que Lacan définit dans la leçon 22. C'est à partir de cette erreur qu'on imagine.



Il s'agit d'abord du pas-de-deux de la demande du sujet et de l'objet a de l'Autre, de l'objet a du sujet et de la demande de l'Autre : les rapports demande et objet s'inversent dans ce pas-de-deux des deux tores. « C'est l'écriture, la forme la plus radicale de ce qui se passe pour le névrosé. [...] *Ce que vise le névrosé comme objet c'est la demande de l'Autre ce que le névrosé demande, quand il demande à saisir a, l'insaisissable objet de son désir, c'est a, l'objet de l'Autre.* Pour l'obsessionnel, l'accent est mis sur

la demande de l'Autre prise comme objet de son désir. Pour l'hystérique, l'accent est mis sur l'objet de l'Autre, pris comme support de sa demande. » (« L'Identification », 30 mai 1962). Pas-de-deux

du symbolique et du réel : l'effet du signifiant sur le réel à l'engendrement de la surface, produit l'impossible identification de la demande avec l'objet du désir de l'Autre (ou l'impossible identification de l'objet avec la demande de l'Autre.)

Un second pas-de-deux, celui de l'objet  $a$  et de  $i(a)$  mène la danse du névrosé qui dans sa quête de l'objet qui cause son désir rencontre non pas l'objet réel mais  $i(a)$ . Il n'a s'agit pas ici simplement d'un leurre ou d'une illusion, mais d'une voie sans issue produite par la structure même. Le névrosé, pris dans le pas-de-deux de l'imaginaire et du réel, est dans l'impossibilité d'identifier le premier pas-de-deux du symbolique et du réel qui fonde la structure. Ainsi attaque-t-il ou fixe-t-il l'image dans le miroir pour atteindre la structure. Il s'agit là d'une paraphrase du séminaire qui nous occupe.

Pas de deux, ça se danse à deux et pourtant s'énonce *kyapasdeux*. C'est bien ce qui fascine dans cette partie du ballet, entendez-le sur le mode du pas-de-porte : sur le pas de la porte du sens ou du deux... Pourtant le pas-de-deux *porte* le mirage du ça *matche*, comme les *applis* de rencontre en gardent vive pour leur profit la visée. Lacan l'évoque ce *matche* dans le séminaire sur « L'Angoisse » à propos d'un « *Drame bien parisien* » d'Alphonse Allais. Ballet, drame, on reste sur scène. Il s'agit de Raoul et Marguerite, un « *Monsieur et une Dame qui auraient pu être heureux, sans leurs éternels malentendus. Un matin, Raoul reçut le mot suivant : " Si vous voulez, une fois par hasard, voir votre femme en belle humeur, allez donc, jeudi, au bal des Incohérents, au Moulin-Rouge. Elle y sera masquée et déguisée en pirogue congolaise. À bon entendeur, salut ! " UN AMI. " Le même matin, Marguerite reçut le mot suivant : " Si vous voulez, une fois par hasard, voir votre mari en belle humeur, allez donc, jeudi, au bal des Incohérents, au Moulin-Rouge. Il y sera, masqué et déguisé en templier fin de siècle. À bon entendeur, salut ! " UNE AMIE. " » Le Templier et la Pirogue s'ennuie jeudi au bal, le Templier invite la Pirogue à dîner. Une fois seuls : « *d'un mouvement brusque, après s'être débarrassé de son casque, il arracha le loup de la Pirogue. Tous les deux poussèrent, en même temps, un cri de stupeur, en ne se reconnaissant ni l'un ni l'autre. Lui, ce n'était pas Raoul. Elle, ce n'était pas Marguerite. Ils se présentèrent mutuellement leurs excuses, et ne tardèrent pas à lier connaissance à la faveur d'un petit souper, je ne vous dis que ça.* » Il est certes à ce moment-là du séminaire question du pervers, gardons simplement à l'esprit que le névrosé a un fantasme pervers. Et pour ce temps de sidération, d'évanouissement, ce temps où ça *matche*, ça colle, pour ce ravissement où je me deux je vous propose de l'écrire ainsi :*



(les figures sont de Jean Brini extraites de « à propos du retournement des tores dans le séminaire l'Insu, version du 19 août 2015. » Ici doublée, la figure dite du carrefour de bandes qu'on obtient lors du retournement d'un tore. Figure à un seul bord et deux faces.



Figure 31

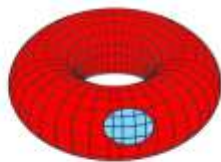


Figure 32

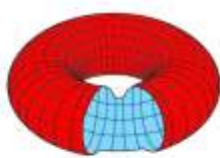


Figure 33

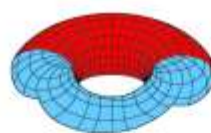


Figure 34

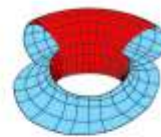


Figure 35

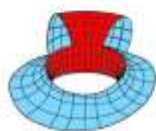


Figure 36



Figure 37

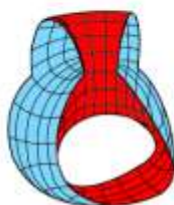


Figure 38

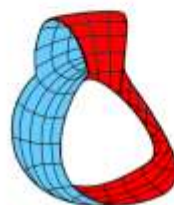


Figure 39

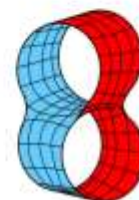


Figure 40

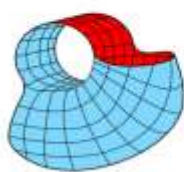


Figure 41

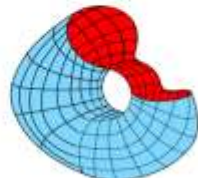


Figure 42

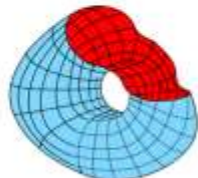


Figure 43

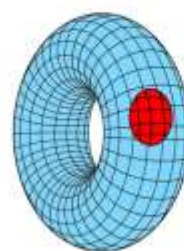


Figure 44

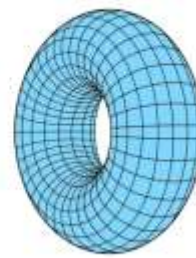


Figure 45

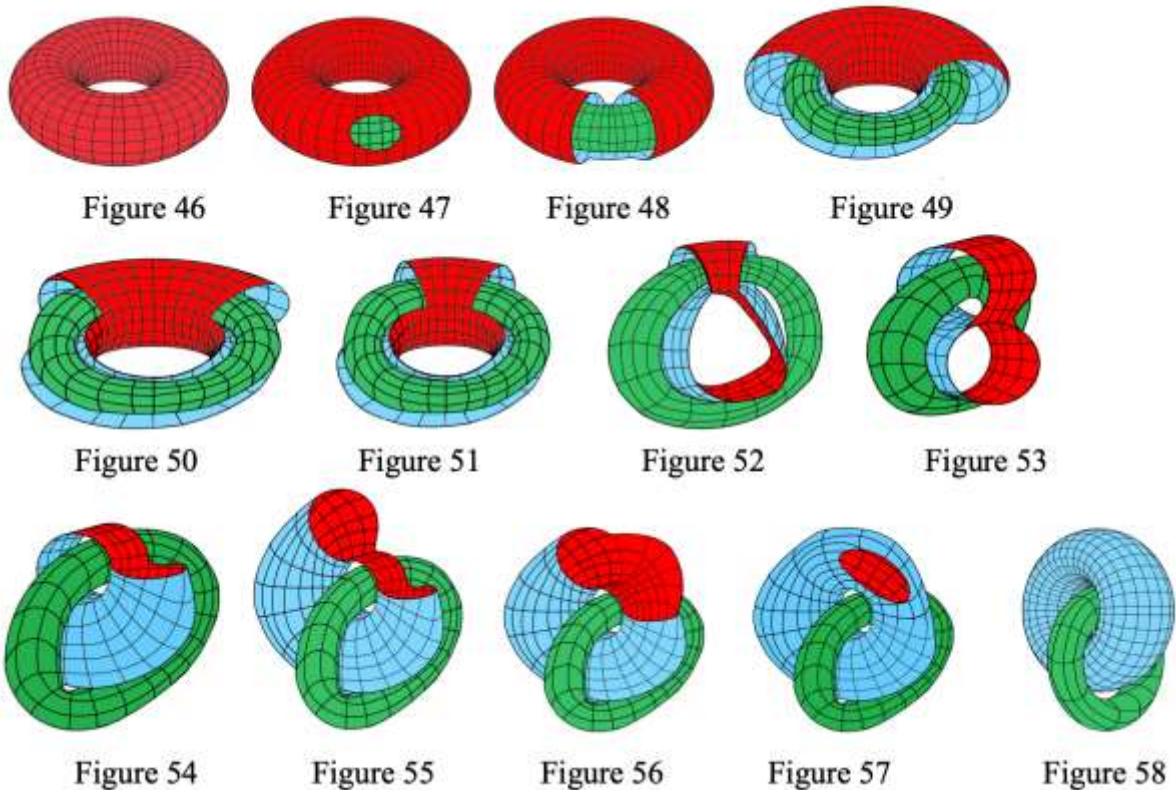
Dans cet instant, ce suspend, le temps fragile d'une saisie, tiennent les propriétés structurelles du tore qui nous intéressent ici. Raoul prend donc rendez-vous sur la demande insistante de sa femme, qui ne supporte plus les *mâlestraitances* qu'il lui inflige : il n'est pas le mari doux et attentionné qu'elle veut. La première difficulté c'est que Raoul tient la solution de son *mâleheure* qui est celle que sa femme tient de son analyste à elle (entendez qu'il ne s'agit pas forcément de la solution ni de l'interprétation de l'analyste de Marguerite) : Raoul est identifié à la figure de son père, *pater familias* à la rudesse paysanne, aux colères tonitruantes, figure « idéale » du mâle dominant promue par le patriarcat blanc très en vogue aujourd'hui. Dès lors, la demande c'est d'enfin abandonner cette figure paternelle.

Qui demande ?

Pendant des mois, les séances, après ce temps de silence, d'hésitation à lâcher, d'atermoiements avant d'entrer dans la ronde propre à l'obsessionnel, débutent invariablement par le prénom de sa femme, Marguerite, suivi des remarques, des interprétations, des reproches qu'elle lui fait. Puis viennent les récits des scènes de la vie conjugale où il demeure fixé dans cette position du *c'est pas ça*, mâle traité : chacun de ses gestes étant repris à la vessie du discours courant. Raoul dit qu'il ne sait pas ce qu'il veut, qu'il n'a jamais su, qu'il est sans envie, sans désir. La demande de Raoul est celle de Marguerite, sur laquelle il love la sienne.

Un détour par la manière dont Freud décrit la première identification pour avancer sur le dispositif ici en place : « L'identification est d'ailleurs ambivalente dès le début ; elle peut être orientée aussi bien vers l'expression de la tendresse que vers celle du désir de suppression. Elle se comporte comme un produit de la première phase, de la phase *orale* de l'organisation de la libido, de la phase pendant laquelle on s'incorporait l'objet désiré et apprécié en le mangeant, c'est-à-dire en le supprimant. On

sait que le cannibale en est resté à cette phase : il mange volontiers ses ennemis et il ne mange que ceux qu'il aime. » Ainsi Raoul se décharge-t-il de l'hostilité à l'égard de son père sur sa femme, elle-même appuyant sa haine sur l'hystérisation de sa parole venue de sa cure à laquelle le discours courant donne un appui quant aux vindictes à l'égard du mâle. Le père incorporé, à deux ils sont collés dans l'écriture de tores enchâssés / concentriques.



La structure apparaît, après la répétition des tours de la demande du tore rouge, que mes interventions trouvent. Assez bêtement, pas en poète, par des interrogations, des étonnements, sur ce qui s'énonce comme vérités d'une part de ce qu'il ne faut pas faire ou faire quand on est un bon parent d'autre part sur les imaginarisations platement parentales produites par les psycho et les coach qu'ils consomment en couple. Ainsi d'une part se révèle qu'à l'intérieur de ce tore écrit par les dits de Raoul (le rouge), s'y trouve un deuxième (le vert). Et d'autre part pour Raoul entend (fig 53) qu'il y a un au-delà de la demande de sa femme : elle peut se retourner, soit Marguerite n'est pas toute bonté. Un bord, deux faces.

La plainte autour de papa-maman mauvais modèle cesse, le trajet du retournement peut se poursuivre jusqu'à [ fig. 58], soit deux tores enlacés : une vie de couple, des relations sexuelles reprennent ça fonctionne à la normale de la dysharmonie soit du pas-de-deux où s'incarne imaginairement ce chiasme, ce rapport d'inversion (demande / désir). En aurais-je même été satisfait ? Ça ne dure pas : Raoul ne peut avoir de demande, parce que pour sa femme ça n'est jamais la bonne, ça n'est jamais celle qu'il faudrait et Raoul ne peut pas faire face. Disons qu'il est tout à fait binaire : être bouffé ou bouffer, ce qui convient parfaitement à Marguerite. Dès lors, ça se referme en tores enchâssés concentriques. Peu importe duquel bouffe l'autre puisqu'ils sont pareils.

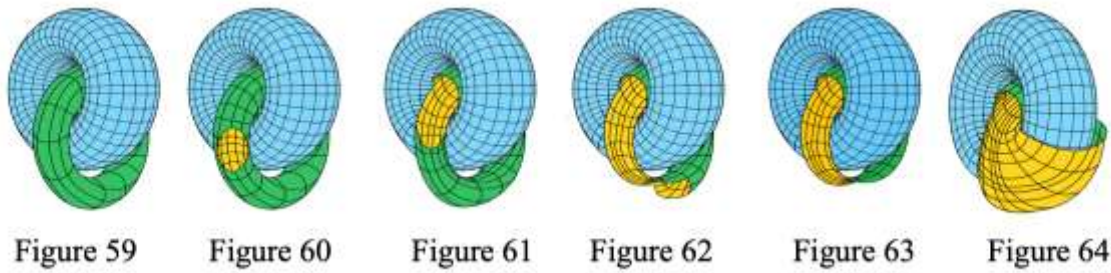


Figure 59      Figure 60      Figure 61      Figure 62      Figure 63      Figure 64

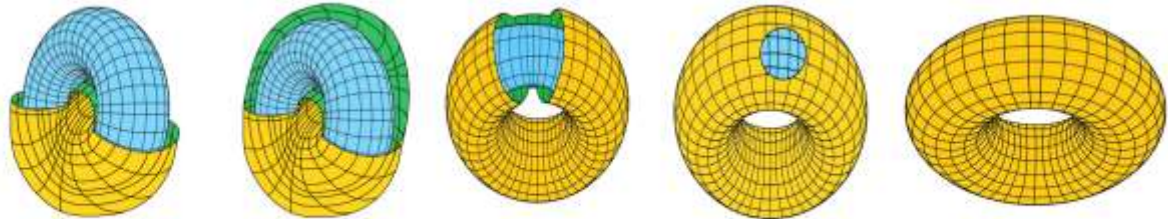
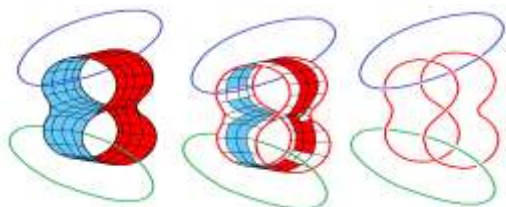


Figure 65      Figure 66      Figure 67      Figure 68      Figure 69

La répétition des trajets du rouge bouffant le vert au jaune bouffant le bleu permet pourtant d'apercevoir l'axe du tore : « j'ai mes limites dans vouloir satisfaire son idéal » esquisse un impossible. Un bord, deux faces : idéal de l'homme moderne / idéal du mâle blanc du patriarcat. Ça ne fait pas cesser la danse au contraire ça ne cesse pas de s'écrire. Pourtant, lors d'une séance, le pas-de-deux vacille : « y'a pas le choix de dire oui. » En effet, il n'y a pas le choix du possible, c'est-à-dire que ça cesse du fait que ça s'écrit ; la contingence est récusée sous l'effet du discours contemporain sur le *care* incorporé par Marguerite et donc *lové* par Raoul. Ma manifestation d'enthousiasme devant cette trouvaille, qui lui échappe comme un lapsus, la lui laisse, cette trouvaille, inaccessible. Ça fait trou. Quelques séances auparavant, – c'était durant leur 27<sup>e</sup> année de mariage – Raoul marquait son étonnement : pourquoi l'un et l'autre sont-ils encore toujours, après tant d'années, surpris de leurs réactions, de leurs engueulades qui sont toujours les mêmes, et donc tout à fait attendues...

L'issue pourrait être que comme les personnages d'Alphonse Allais, ils ne se reconnaissent ni l'un ni l'autre, pour que cesse la combinaison enchaînement / enchaînement, pour que cède la fixité imaginaire et les attaques qu'elle induit, pour que cesse l'enfermement dans le pas-de-deux imaginaire-réel et que s'aperçoive la structure qui le fonde : le pas-de-deux symbolique-réel. Pour cela, il convient de pouvoir prendre appui sur le temps central vacillant du retournement du tore, un bord, deux faces qui permet l'apparition du nœud borroméen soit du trois :



Pour attraper le nœud borroméen à partir de la structure du tore, soit en prenant appui sur cette figure du panier, il faut compter le un du bord, et que tombe, pour un instant, l'imaginarisation de deux faces. C'est toute la visée me semble-t-il des différentes coupures que Lacan applique sur le tore dans le séminaire de l'identification, afin de déterminer laquelle révèle ce pas-de-deux afin qu'autre chose s'écrive. Pas-de-deux, c'est-à-dire trois qui révèle que la consistance papamamanetmoi est un

habillage et que dès lors l'apparement à un pouate suffit. Dans ses « Leçons de ténèbres avec sarcasmes » à propos de Sadeg Hedayat, C Lacôte-Destribats, au détour d'une définition du surréalisme indique qu'il n'est pas, le surréalisme, « un déferlement imaginaire et onirique mais avant tout la recherche de nouvelles fondations pour penser l'efficacité symbolique. » J'étendrai cette définition à la poésie, à l'art qui nous intéressent. Voilà pourquoi, à l'occasion s'apparement à un pouate permet un repérage de la structure du parlêtre, soit le repérage, l'identification de l'engendrement de la surface par la coupure qui ouvre la possibilité d'une écriture singulière du nouage du réel, du symbolique et de l'imaginaire désencombrée de la jouissance mortifère du deux.